

**LAURENT LADOUARI**

# **COSPLAY**



**HC**  
éditions

© 2014, Éditions Hervé Chopin, Paris  
ISBN 9782357201705

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

*« Mais si le sinistre métier de requin te répugne,  
pour n'être la proie de personne au fond de ce bocal,  
un seul moyen : fais-toi dauphin. »*

*Zoran ADAMAS, Darwin raconté aux enfants.*



# PROLOGUE

## Trois questions pour le diable

– Adamas s’offre une épave, soupira Stavros à sa fenêtre. Aucun sens ! Absolument *aucun sens*...

Il était cinq heures du matin. Le rédacteur en chef de la *Gazette financière* avait ouvert la fenêtre en grand pour aérer son bureau. Une nuit de tabac se dissipait en volutes brumeuses dans l’obscurité violette. La Tour émettrice, majestueux monstre de métal, allumait ses milliers d’ampoules pour la dernière fois de la nuit. Stavros inspira l’air frais avec satisfaction, puis s’étira de tout son long en faisant craquer ses articulations.

Cinq heures, c’était l’heure où la Gazette sortait de son sommeil. Au fond de l’allée, les imprimeurs franchissaient le poste de garde, entre les miradors. Ils se poussaient du coude et levaient la tête vers la fenêtre éclairée, où se dessinait la silhouette longiligne de Stavros, se demandant ce qu’il pouvait bien faire là, à cette heure.

– Z’avez changé la maquette, Stavros ? lança le contremaître. Faudra pas se plaindre si le journal part en retard !

– La Gazette partira à l’heure, répondit celui-ci en vidant le culot de sa pipe sur le rebord de la fenêtre. Et avec une info que les autres n’auront pas. C’est la Gazette, oui ou non ?

Le contremaître secoua la tête en souriant et s'engouffra dans le casernement. Stavros ferma la fenêtre et retourna à sa table.

Il venait de renvoyer ses journalistes dormir quelques heures. Ils avaient travaillé toute la nuit mais, malgré la fatigue, Stavros ressentait une profonde satisfaction. Tout avait été fait selon les règles.

Il ralluma consciencieusement sa pipe avant de se remettre au travail.

Il fallait encore revoir la maquette de la une avant de l'envoyer à l'atelier ; après, il pourrait souffler. Il descendrait fumer près des rotatives Gutenberg, pour les voir poser ses mots à toute vitesse sur le papier blanc, puis couper, assembler et plier les journaux en petits pains d'information toute fraîche avec une raison valable de se réjouir : la Gazette serait probablement la seule à titrer sur l'information la plus importante de la journée.

« *Phénix attaque 1T* ». Stavros fit la grimace : le titre ne lui convenait pas. Sur son ordinateur, il effaça « *Phénix attaque* » pour le remplacer par « *Adamas s'empare de* ».

## ADAMAS S'EMPARE DE IT

– Plus mordant.

Pour ceux qui s'intéressaient au monde des affaires, Adamas était l'incarnation du diable. Un homme secret, parti de rien, dont personne ne pouvait précisément évaluer la fortune, assurément l'une des premières du Continent. Qui pouvait encore croire à ses origines tziganes ?

Adamas avait fondé Phénix avant la guerre, plus de trente ans auparavant. Phénix avait commencé en vendant des jeux d'échecs. Puis des jeux de société. Adamas avait ensuite opéré une très lucrative percée dans le secteur des jeux vidéo – des jeux comme *Apocalypse* ou *Résurgence* continuaient de lui rapporter cinquante millions par an de royalties, plus de vingt ans après qu'il les eût inventés –, avant de s'imposer dans des activités de formation et de conseil. Phénix était maintenant le nom d'un

puissant consortium qui embrassait les secteurs les plus divers. L'entreprise était à l'image de son fondateur : arrogante, mystérieuse, diaboliquement efficace.

Était-ce seulement de la chance ? Adamas avait le génie de l'adaptation. Il sentait tout, voyait, prévoyait tout, tirait parti des moindres variations de l'environnement. Phénix était un groupe scandaleusement rentable et Adamas en conservait toutes les parts.

Le même oiseau de feu figurait sur les boîtes de jeux de société, au-dessus de la porte du musée de l'Industrie et sur le capot des véhicules de sa flotte. Pourtant, aux yeux de la société des oligarques à laquelle il aurait dû appartenir de fait, Adamas n'était pas un phénix : c'était le *gitan*.

Mais Adamas n'était pas en quête d'agrément ; le diable se souciait comme d'une guigne de sa réputation. Il n'accordait jamais d'interview et, comme un juste retour des choses, la presse le tenait en piètre estime, si bien que même un journaliste reconnu pour son implacable rigueur comme Stavros, ne pouvait s'empêcher de se laisser aller à une certaine irritation en voyant son nom apparaître.

– Adamas, à ton âge... Ta première erreur ! murmura-t-il dans le silence de la pièce.

La dépêche était tombée à minuit, après le bouclage de tous les quotidiens. Phénix annonçait avoir posé ses serres sur la carcasse d'un reptile agonisant qui n'arrivait plus à se relever : 1T, une vieille gloire de l'électronique.

Cela n'avait aucun sens, mais Adamas ne faisait jamais rien sans raison.

Dans le doute, Stavros avait rappelé son équipe de rédaction. À grand renfort de café et de cigarettes, ils avaient passé la nuit à recomposer les trois premières pages de la maquette. Ils avaient fouillé les archives pour tenter d'expliquer les intentions d'Adamas, pour trouver une raison qui justifiait ce raid contre nature... En vain.

La Gazette ne possédait de cet homme qu'un cliché vieux de dix-huit ans, pris lors du gala d'inauguration du siège de Phénix,

de très mauvaise qualité. Élégamment vêtu de noir, cheveux bruns tenus par un catogan, Adamas détournait la tête. Son visage complètement flou pouvait être celui de n'importe qui. À côté de lui, on reconnaissait distinctement le professeur Protéus, défunt physicien deux fois prix Nobel, qui riait à pleines dents.

– On ne peut pas mettre ça dans la Gazette, pesta Stavros en supprimant la photo de la maquette.

L'image qui la remplaça était celle de Tancrede Malatesta, un jeune homme entre vingt-cinq et trente ans, boucles brunes, regard menaçant : l'héritier d'Al Capone. Sans surprise, le communiqué de Phénix désignait Malatesta comme mandataire de l'opération. Adamas l'associait depuis peu à toutes les manœuvres d'importance.

Beaucoup voyaient en lui le dauphin qui lui succéderait, ce qui faisait froid dans le dos : le nom de Malatesta était infâme, on ne pouvait l'entendre prononcer sans un frémissement. Adamas avait choisi comme héritier le fils du pire bandit que le Continent eût connu.

– Malatesta le bien sinistrement nommé, je t'offre ta première une.

Stavros s'appêtait à appuyer sur le bouton d'envoi pour expédier la maquette au contremaître, quand le téléphone sonna – *Revolution*<sup>1</sup>. Certainement l'atelier qui réclamait de quoi lancer les rotatives.

Mais au lieu de la voix rauque du contremaître, une voix juvénile et avenante s'adressa à lui.

– Monsieur Stavros, Tancrede Malatesta à l'appareil. Je vous dérange ?

Stavros se cabra sur son siège. Il rendit son regard féroce à la photo de Malatesta qui le dévisageait sur son écran. Stavros avait l'habitude de recevoir les menaces et les récriminations des cibles de la Gazette. Il savait les recevoir comme elles le méritaient.

---

<sup>1</sup> *Revolution*, The Beatles, 1968.



– Vous vous inquiétez de ce qu'on écrit ? Attendez votre exemplaire, comme tout le monde ! On imprime.

– Vous imprimez. Quel dommage, répondit Malatesta avec un petit rire ironique. Zoran Adamas se faisait une joie de vous accorder un entretien. Un entretien exclusif.

– Vous vous foutez de moi ???

Malatesta demeurait silencieux. Il laissait Stavros analyser les tenants et aboutissants de la proposition. Phénix se manifestait au seul moment où Stavros pouvait s'affranchir des caviardages de Vidél, le patron de la Gazette et le plus virulent des ennemis d'Adamas : ses éditoriaux accablaient Adamas dès que l'occasion se présentait.

Stavros ne put s'empêcher de sourire. Adamas méritait sa réputation de joueur d'échecs.

– Je ne modifierai pas l'édition d'un iota, monsieur Malatesta.

– C'est votre droit. Trois questions, pas plus.

– Ai-je seulement le choix ? Passez-le-moi.

Une interview de Zoran Adamas : ça, c'était un scoop. Aucun journaliste n'avait pu l'atteindre depuis des années. Les Gutenberg attendraient encore un peu. Stavros avala sa salive et rassembla ses facultés comme s'il se préparait à contrer un assaut. Au bout de quelques secondes se fit entendre une voix calme, distinguée, où perçait une pointe d'accent étranger. C'était Adamas.

– Monsieur Stavros, merci d'accepter cet entretien.

– Monsieur Adamas, je me serais déplacé si vous m'aviez fait part de votre désir de vous exprimer. Mais pourquoi la Gazette ? Pourquoi m'avoir choisi pour cette interview ?

– Je cherchais un homme honnête. Et vous êtes le seul journaliste dont je lise encore les articles. Votre première question, je présume ?

Stavros se mordit les lèvres. Comme le génie sorti de la lampe exauce un vœu formulé trop hâtivement, Adamas punissait sa question vaniteuse par un compliment qui n'avait pas sa place dans son journal. Il avait grillé une de ses cartouches, mais face à Adamas il était inutile de protester.

– Soit. Merci de votre confiance à notre journal... Et à ses journalistes. Ma deuxième question est très simple. Pourquoi ce raid contre 1T ?

La voix prenait son temps, comme pour trouver les mots les plus adéquats.

– 1T est un cadavre pourrissant, il faut bien que quelqu'un se charge de la détruire.

– La détruire ? éclata Stavros. Trois mille personnes chez 1T attendent votre projet de repreneur ! Et vous me demandez d'écrire que vous comptez la détruire ? Rassurez-moi ! Vous avez bien un projet pour 1T ?

– C'est votre troisième question ? Non. Je n'ai aucun projet pour 1T.

La voix s'arrêta. Stavros cessa de noter.

– C'est tout ? continua Stavros, fébrile.

– Ils n'en avaient pas, devrais-je en avoir un pour eux ? Pour dire adieu à cette dépouille, les employés sont invités à participer à un jeu. Un Cosplay...

– Cosquoi ?

– Cosplay, pour *COS*tume *role*PLAY. Un jeu de simulation conçu et développé par Phénix.

Ce mot évoquait à Stavros un carnaval d'adolescents fétichistes, en vogue au début du siècle et complètement oublié depuis. Les employés de 1T apprendraient dans quelques heures qu'un cinglé les avait rachetés pour tester un de ses jeux vidéo.

– Et ? tenta encore Stavros en démembrant machinalement un trombone.

Les trois questions étaient posées. L'interview était terminée. Stavros se demandait s'il n'était pas en train de rêver. Adamas était l'entrepreneur le plus froidement rationnel de la ménagerie de fauves qui se faisaient la guerre par millions interposés, mais ses réponses étaient celles d'un homme qui avait définitivement perdu la raison, même si elles étaient prononcées avec la plus froide détermination.

– J'aurais bien voulu savoir ce qui vous a inspiré...

– Vous avez posé trois questions, monsieur Stavros.

– J’ai posé les questions de la Gazette. Celle-là, c’est ma question... et elle ne sera pas imprimée dans le journal.

La voix réprima un rire amusé.

– Deux choses m’inspirent, monsieur Stavros : les fonds marins et la Commune.

– La Commune !?

– Le soulèvement qui a mis à sac cette ville, il y a plus de vingt ans, après la guerre du Pacifique. Depuis mon jardin je vois ce Mur ; je me demande souvent à quoi il sert. Pas vous ? À mon tour de vous poser une question.

– Oui ? répondit Stavros complètement sonné par ce qu’Adamas venait de révéler.

– Quel sera votre titre de une ?

– ... « Phénix attaque 1T » mentit gauchement Stavros.

– C’est un peu faible, vous en conviendrez, répondit calmement Adamas. On n’attaque pas un cadavre. Je comprends que vous vouliez me faire passer pour un don Quichotte, mais là, vous manquez toute la dramaturgie de cette affaire. Mmmh... « Adamas veut *détruire* 1T » serait plus en accord avec notre entretien, n’est-ce pas ? Je vous souhaite une bonne journée, je me réjouis de vous lire.

La communication se coupa net.

Stavros ouvrit une bouche béante. Sa pipe tomba sur le bureau et le tison roula sur la table.

Un raid boursier. Un carnaval. La Commune. Une odeur de brûlé sortit Stavros de sa torpeur et il jeta par réflexe un gobelet de café froid qui avait servi de cendrier. Un déluge noirâtre inonda tout : le journal, le clavier, les notes, les photos imprimées de l’immeuble de 1T.

– Et p... de m... ! C’est l’Apocalypse !

